V

UNE NOUVELLE TRADUCTION DE L'*ÉNÉIDE*

UN HEXAMÈTRE, UN ALEXANDRIN

par Jean-Pierre CHAUSSERIE-LAPRÉE

Professeur à l'Université de Provence

SOMMAIRE. — *Cette première traduction en vers de l'*Énéide *dont la longueur n'excède pas celle de l'original latin a retenu le grand* **alexandrin classique**, *sous sa forme la plus pure et la plus rigoureuse. On justifie ce choix, puis on montre quelles* **techniques** *permettent au traducteur — contraint de* **réaménager**, *voire de* **redécouper** *les mètres virgiliens, sans sacrifier pour autant le* **contenu** *et la* **couleur** *de son modèle — de* **remodeler** *un vers original mais fidèle qui fût* **dense** *et plein, d'une* **unité** *manifeste, d'un* **rythme** *sensible, d'une* **musique verbale** *soutenue. Autant de traits essentiels des meilleurs alexandrins de notre poésie.*

EPITOME. — *Numquam antea omnes* Aeneidos *libri eodem uersuum numero quo Vergilius ipse eos composuit in linguam nostram ab doctis aut poetis conuersi sunt. Quare autem id nos primum audere et posse et debere putauerimus quibusque de causis praestantissimus uersus Gallicus, elegantissimum dico magnorum poetarum alexandrinum, ad hoc conficiendum eligere oportuerit primum docetur. Deinde, quibus uertendi praeceptis et quo usu adhibitis, qua arte atque ratione excogitatis susceptisque hoc tantum inceptum perfici potuisse ostenditur. Id uero haec noua conuersio semper egit ut non uim modo et poeticum colorem uerborum Vergilianorum religiose seruaret, sed eum quoque uersum numerosum atque pressum, quo nihil in poesi nostra est exquisitius, omnibus locis efficeret.*

« [...] s'agissant de poésie, la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison. »

P. VALÉRY,
Variations sur les Bucoliques [1], p. 23

« C'est une exactitude aussi, et beaucoup plus essentielle, de rester fidèle aux tonalités de l'œuvre et de la jouer dans son registre. »

J. PERRET, *Virgile*, p. 170

Nul ne connaissait Virgile comme Jacques PERRET. Aucun avis ne m'eût été plus précieux que le sien et c'est hélas ! le seul que je ne pourrai jamais avoir. L'esprit demeure incrédule, le cœur proteste. Comment ne pas refuser cette absence ? Tout ici nous parle encore de ce Maître d'exception qui, durant mes quatre années virgiliennes, ne me quitta pas un seul jour. Ses *Virgile* étaient constamment sur ma table et me donnaient le meilleur : sûreté de l'interprétation, finesse du commentaire, or pur d'une traduction, toujours prête à récuser la prose pour nous offrir — instants trop courts — quelques vers splendides, hommage au grand poète :

II 107 Il enchaîne, tremblant et le mensonge au cœur

1. Citation tirée de P. VALÉRY, *Traduction en vers des Bucoliques de Virgile, précédé* [sic] *de Variations sur les Bucoliques*, Paris, Gallimard, 1956.

IV 10 Quel est ce nouvel hôte entré dans nos demeures!
524 A l'heure où l'astre roule au sommet de sa course

Jacques PERRET, dans ces moments, nous rendait Virgile. Je dédie cette communication à sa mémoire.

* * *

Conçu dès 1963, le projet un peu fou de traduire les quelque 10000 vers de l'*Énéide* en un nombre égal d'alexandrins devint, avec le temps, une visée raisonnable et sa réalisation un terme naturel de notre itinéraire de stylisticien. Qu'il s'agît de l'art du récit ou de la structure sonore de l'hexamètre, Virgile, en effet, occupa toujours une place centrale dans nos deux grandes enquêtes sur l'écriture narrative et l'organisation du texte poétique[2]. D'autre part, l'exploration parallèle de ces mêmes domaines dans notre propre langue révéla, du latin au français, un ensemble de correspondances significatives et une pratique commune aux écrivains des deux littératures. Sous des mètres dissemblables — l'hexamètre, l'alexandrin — se manifeste, par exemple, une mise en œuvre identique : la recherche, ici et là, de récurrences phoniques dominantes (véritables figures de parallélisme et de symétrie) qui, affectées aux articulations structurales du vers (début et fin d'hémistiche) ou aux crêtes de son schéma métrique, soutiennent le rythme et assurent la musique verbale du poème[3].

A l'origine d'un premier livre : une lecture entièrement neuve de *La Jeune Parque* — commencée dès 1976, achevée depuis 88 et que vient enfin de publier Minard[4] —, cette prise de conscience des affinités unissant les deux grands vers latin et français rendait aussi réalisable le dessein de donner aujourd'hui de l'*Énéide* la traduction, vers pour vers, en alexandrins non rimés qui lui manquait encore. Mais l'entraînement propre de cette longue période valéryenne, en appelant à quelque application finale créatrice, conduisait, de son côté, au même résultat.

2. Aux nombreuses pages que lui consacre *L'expression narrative chez les historiens latins* (v. *index des auteurs*, p. 703), il faut ajouter deux recherches propres : *Échos et résonances au début de la dixième « Bucolique »* (dans *Mélanges P. BOYANCÉ*, coll. éc. fr. de Rome, 1974, p. 173-180), *Les « Constructions » de la septième « Bucolique »* (dans *Varron, grammaire antique et stylistique latine*, recueil offert à J. COLLART, Paris, 1978, p. 353-364) et l'étude structurale de deux passages de l'*Énéide* (V, 136-150 et XII, 911-923) pour illustrer ma méthode d'analyse stylistique en deux articles de synthèse : *Une approche stylistique des textes littéraires* (dans *Herméneutique littéraire contemporaine et interprétation des textes classiques*, Ottawa, 1980, p. 141-150 = *Revue de l'Univ. d'Ottawa*, 50, juill. et oct. 1980, p. 458-467 [465-467]) et *Une lecture des organisations sonores dans la poésie dactylique* (dans *R. É. L.*, LVII, 1979, p. 355-382 [373-382]).

3. Voir par exemple, trois de nos derniers articles sur cette question : *Pour une étude des organisations phoniques en poésie : les leçons de la rime* (dans *Tra. li. li.*, XVI, 2, 1978, p. 251-271); *Une lecture...* (v. n. 1) et *L'organisation du texte poétique : les grands architectes du vers* (dans *Travaux 9 : le langage poétique* du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence (CLAIX), publ. univ. de Prov., 1991, p. 89-110).

4. *« La Jeune Parque » ou la tentation de construire. L'architecture secrète du poème* (506 p.), Paris, Librairie Minard, 1992.

Les années vécues dans l'intimité quotidienne du grand poème et de son architecture secrète; cette immersion dans la « poésie pure » (au sens valéryen du terme) — ses ressources, sa stratégie, le jeu subtil et improbable de ses figures —; ces heures où l'on ne se proposait d'autre quête que de reconnaître les ressorts de la combinatoire valéryenne et de sa musique verbale, ses échos, ses correspondances, ses contrastes, tout contribuait, jour après jour, à vous rendre quelque peu poète vous-même, en cette perception incessamment reprise et approfondie d'un univers sonore construit, maîtrisé, aux ajustements multiples. L'impossible, dès lors, devenait concevable. Valéry ramènerait à Virgile. Idéale propédeutique! Le manuscrit terminé, l'oreille pleine encore de la musique valéryenne, on allait revenir, plus riche et mieux armé — quittant à peine l'atelier du poète —, à l'*Énéide*. Sans doute pourrait-on maintenant, sans ridicule ni extravagance, prendre la relève de Valéry. Il avait traduit les *Bucoliques* : on s'attaquerait à l'*Énéide*.

La présente communication [5] voudrait rendre compte de cette aventure aujourd'hui parvenue à son terme [6]. Elle dira donc les choix pratiqués, les principes retenus, les moyens mis en œuvre. Seront ainsi définies les conditions qui rendaient possible l'entreprise. On espère qu'elles en garantiront aussi le succès.

1. — LE CHOIX INITIAL :

La réussite valéryenne de la traduction des *Bucoliques* ne laissait guère d'hésitation sur le parti qu'il fallait adopter pour l'*Énéide*. Le respect de l'œuvre, dans ses équilibres, ses proportions, le juste poids et le rythme propre de ses divers moments, exigeait d'abord qu'on s'interdît toute rallonge, qu'on refusât la facilité de ces vers excédentaires (plus de 27 % du total dans la traduction de M. CHOUET [7]) qui modifient arbitrairement, au gré des besoins du traducteur, l'économie du poème. A chaque hexamètre devait répondre un vers français et un seul.

Seconde évidence : le mètre choisi ne pouvait être que l'alexandrin, et sous sa forme la plus stricte. Une première raison fondamentale à cela. Vers majeur de la poésie latine, l'hexamètre dactylique, si puissamment marqué par le retour quasi constant du dactyle cinquième et la structure propre de sa clausule, trouve dans le grand alexandrin classique d'impeccable dessin, le seul vers français qui ait une fortune comparable à la sienne et dont le rythme soit assez perceptible pour lui correspondre de façon satisfaisante. Mal acclimatés, les vers longs de 14 [8] ou 16 [9] syllabes sont, en

5. Lire aussi, sur le même sujet, dans une perspective et sous une présentation quelque peu différente, notre texte *Traduire l' « Énéide »*, dans *Travaux 10 : la traduction* du CLAIX, 1992.

6. Notre traduction sera publiée, avec le texte latin, aux Éditions de la Différence (Paris), à l'automne 1993.

7. *Virgile, l'Énéide, traduction rythmée* par Marc CHOUET, Genève, Alexandre Jullien, 1984. Texte qui sera repris, au printemps 1993, à de menus détails près, aux Éditions L'Age d'homme, Lausanne.

8. J. PERRET lui-même me dit spontanément en 1990 — ce fut notre dernière rencontre — avoir eu

outre, ici peu exploitables, tant, en eux, sans le repère de la rime, demeure incertaine ou précaire l'existence d'une mesure sur quoi l'oreille pût s'appuyer.

Ajoutons — deuxième circonstance déterminante — que pour réentendre, en tant de pages de Virgile, le chant propre et les accents de nos plus grands poètes, l'alexandrin est le vers obligé. Racine, Chénier, Hugo, les Parnassiens, bien d'autres que contient cette *Énéide*, aux innombrables présences, ne connaissaient pas nos longs mètres modernes. Ils ont besoin de l'alexandrin pour qu'on les retrouve et qu'ainsi se révèle à tous l'exceptionnel rayonnement de Virgile.

On a donc repris la grande tradition de l'alexandrin classique avec ses règles formelles (élision obligatoire [10], hatius interdit [11], diérèse constante : *Itali-en* comptera partout pour quatre syllabes) et dans son application la plus pure, celle qui enferme un ensemble syntaxiquement fini — phrase, proposition ou membre constitué — dans la ligne d'un vers unique aux hémistiches perceptibles. En résulte une mesure toujours reconnaissable que renforçait encore un jeu systématique d'échos phoniques étoffés. Ceux-ci, mis en place aux positions-clefs de l'alexandrin, visent à rendre sensible, d'un bout à l'autre de l'œuvre, en l'absence du repère constant de la rime, cette musique verbale fortement cadencée qui assure — mille exemples le montrent — l'ascendant rythmique des plus beaux vers de nos poètes. Ainsi Verlaine : *Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant* :

II 487 Le cri des femmes vient du fond des voûtes creuses
VII 89 Ses yeux s'offrent au vol de mille étranges formes

tort de mêler des vers de quatorze syllabes aux alexandrins de sa traduction du Seuil. De fait, leur survenue brouille aussitôt le rythme où nous avait installés les alexandrins précédents.

9. Aragon, notamment, en a risqué quelques-uns, souvent coupés 8 + 8, dans *Le roman inachevé* (Prose du bonheur et d'Elsa) et *Elsa* (... et fin du poème). Voir p. 145-147 et 151-155 de *Aragon* par Georges Sadoul (Poètes d'aujourd'hui, Paris, Seghers, 1967). On connaît aussi la tentative en ce domaine de René MARTIN comme traducteur de la *Moselle* d'Ausone et d'un court passage de l'*Énéide* : la rencontre d'Énée et de Didon aux enfers (VI, 440-444 et 450-466). Voir à ce sujet son étude *Le Défi virgilien ou comment traduire Virgile?* (p. 515-526) dans *Présence de Virgile* (Actes du colloque des 9, 11 et 12 décembre 1976) Paris, Les Belles Lettres, 1978. L'on sait enfin que R. Brasillach, dans son *Anthologie de la poésie grecque* — dont les éditions Stock ont fait un nouveau tirage en 1991 — avait lui-même essayé ce mètre en quelques occasions (il traduit ainsi, par ex., *L'automne des Thalysies* de Théocrite, p. 331-332) et s'en explique brièvement p. 17. Mais avec sa coupe habituelle 8 + 8, seule division rythmique sensible, le vers de 16 syllabes ne peut jamais devenir un mètre autonome, doué d'une unité propre. On tendra toujours à le lire comme une suite de deux octosyllabes artificiellement mis bout à bout et dont chacun revendique haut et fort son plein statut de vers à part entière.

10. On suit ici la terminologie consacrée qui, dans la traduction de *Én.*, VI, 894 (*Offre une issue aisée aux véritables ombres*), voit deux élisions, celle du de *issue* devant l'initiale vocalique de *aisée*, suivie, pour ce dernier mot, de celle de son propre final devant le o de la préposition *aux*, comme elle en relèverait deux dans le vers d'Albert Samain : *Mon âme est une infante en robe de parade*. En fait seul ce dernier cas évite la rencontre de deux voyelles successives dans le vers. Dans sa première modalité l'élision ne supprime pas l'hiatus, mais en propose une forme perçue comme élégante et harmonieuse par une oreille française. A une première voyelle (*issue*; *aisée*) que la présence subséquente d'un élidé *allonge* dans la diction poétique traditionnelle succède une voyelle *brève* (*aisée*; *aux*) d'un *autre timbre*. Double contraste qui rend agréable, doux et léger le glissement de l'une à l'autre. Mais que la seconde condition ne soit pas remplie, que la deuxième voyelle reproduise le timbre de la précédente, l'oreille alors proteste, le choc de deux voyelles identiques la heurte. Une telle collision sera donc habituellement proscrite et réservée à des évocations exceptionnelles où règnent violence, rudesse, déplaisir :

I 236 Grondera, hérissée *et* la gueule sanglante
IV 367 Tigresse d'Hyrcanie, *il* connut vos mamelles
(cf. *La Jeune Parque*, v. 13 : Que fais-tu, hérissée, *et* cette main glacée?)

11. Pour une plus juste appréciation de ce que recouvre cette interdiction, voir la note précédente.

Il s'agit, on le voit, au-delà d'une simple correspondance toute formelle, pour l'œil : celle du nombre des lignes des deux textes latin et français, de chercher la restitution organique d'un rythme saisissable en remodelant le vers original dans le moule de son correspondant français. Tout notre effort tendait ici, sans rien sacrifier de la couleur ou du contenu des vers du poète, à convertir l'hexamètre de Virgile — et la partie finale de l'exposé montrera les modalités de cette refonte — en un alexandrin de stricte facture qui répondît aux normes de notre poésie.

Le choix du vers retenu, les observances et les contraintes qu'il imposait, créaient des conditions d'écriture sévères, meilleure chance d'une authentique récréation. Les gênes stimulantes qu'il faut sans cesse affronter obligent ici, par les exigences satisfaites et les difficultés vaincues, à se rendre, d'une certaine manière, l'égal de son auteur dont on devient peu à peu le frère en poésie. Le défi permanent de la correspondance d'un alexandrin (vers de 12 syllabes) pour un hexamètre (vers de 13 à 17 syllabes) conduit comme nécessairement, au terme d'une longue lutte, à des vers denses, pleins, serrés (sans bourre, ni chevilles), visée constante de nos plus grands poètes :

Racine	La peur d'un vain remords trouble cette grande âme
Baudelaire	Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses
Mallarmé	J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or
Valéry	J'entends l'herbe des nuits croître dans l'ombre sainte

Exclus, ici, les vers de remplissage, pauvres ou creux. Restent les termes non rendus : le poids en sera négligeable, leur nombre moyen demeurant inférieur à cinq par page de vingt-cinq vers. Encore s'agit-il, presque toujours, d'omissions mineures (petits mots ou éléments secondaires dont l'absence dans la traduction ne diminue pas la puissance évocatrice du passage). Ce résultat tient à l'application d'une règle simple : l'emploi constant et systématique des mots les plus courts, la recherche et l'exploitation continuelle des lexèmes monosyllabiques, ces mots poétiques par excellence :

II	487	Le cri des femmes vient du fond des voûtes creuses
VII	28	La rame peine et bat une eau morte de marbre
VII	629	Voici que cinq grands murs forgent des armes neuves
XII	730	Un cri; tout tremble et craint et les deux camps se lèvent

On put ainsi se constituer et mettre en œuvre un ensemble de 247 verbes monosyllabiques et de plus de 100 adjectifs de même statut. De là, un nombre important de vers associant six ou même sept monosyllabes différents de sens plein. Le privilège accordé aux mots courts d'une ou deux syllabes a, naturellement, pour corollaire la limitation drastique de ceux de trois syllabes. Aux multiples verbes trisyllabiques que fournit spontanément le français, on doit, par exemple, substituer le plus grand nombre possible d'équivalents dissyllabiques. Quant aux mots longs de quatre syl-

labes et davantage, on les exclut presque toujours, s'appliquant à les réserver à des instants privilégiés :

IX 424 Terrifié, Nisus, à ce coup, perd le sens

Un mot encore. De tant de contraintes naissait une liberté précieuse. Le choix d'un alexandrin strict et d'une prosodie sévère — donc du vers le plus pur qui soit — permet, en retour, d'user pleinement des ressources originales et des latitudes multiples qu'offre le grand vers classique dans le domaine de la syntaxe, du lexique, du rythme et du traitement de la forme sonore du mot. Par son parti initial, le traducteur s'affirme poète et en revendique tous les droits. Il va pouvoir composer en poète, jouant de tous les moyens disponibles pour se démarquer de la prose banale (inversions, vocabulaire propre, archaïsmes, syntaxe souple) et cela d'autant plus volontiers qu'en latin une distance considérable sépare la poésie de la prose.

L'étude de ces moyens, auxquels le vers doit sa *couleur* et son *rythme*, va maintenant nous retenir.

2. — Les moyens mis en oeuvre :

1. Le travail du vers :

a) La couleur :

On cultive un vocabulaire spécifique que sa tonalité ou sa résonance désignent d'emblée comme poétique. Le français fournit ici un lot varié de termes, souvent susceptibles d'emplois métonymiques évocateurs qu'on développe avec prédilection : *bords, rives, nef, trépas, champs, feux, hymen; soins, ondes; fer* (= épée, guerre), *seuil* (= maison), *voile, mât* (= navire), *bras, cœurs* (= hommes), *murs* (= ville), *toit* (= demeure), *sol* (= patrie), *jours* (= vie), etc. :

III 651 Vos *mâts* sont les premiers qui viennent sur ces rives (*classem*)
VII 629 Voici que cinq grands *murs* forgent des armes neuves (*urbes*)
VIII 146 L'âpre *fer* daunien, comme toi, nous poursuit (*bello*)

Dans le choix des verbes une préférence constante est donnée au simple sur le composé : *passer* (= dépasser), *pend* (= suspend), *joint* (= rejoint), *perce* (= transperce), *porte* (= apporte), *tenir* (= retenir), etc. :

XII 334 Leur vol *passe* les vents et la Thrace au loin tremble
617 Le vent lui *porte* un cri plein d'une crainte obscure

Tous les objets auxquels renvoie chez Virgile le seul terme générique du métal précieux (*or, argent, airain, bronze*) dont ils sont faits reçoivent dans nos vers la même désignation générale si expressive (cf. Chénier : L'*or* autour de tes bras n'a point serré de nœuds) :

VII 279 L'*or* les couvre et leur dent mord et mange un *or* fauve
I 35 Déjà l'*airain* plongeait dans des gerbes d'écume

On accueille, par touches, l'archaïsme lexical qui ajoute au charme de bien des vers : *ire, preux, (la) geste, heur, val, dextre, liesse, discord, féal, neveux, pensers, aboi, col, errance, arène* (= sable) — *maint, male, dive, prime, recru, fol, grand* (au lieu de *grande*) — *jà, lors, las!* — *quérir, alentir, épandre, abhorrer, il me souvient*, etc. :

X 281 Refais ici *la geste* et les faits de tes pères
842 Sur ses armes, si grand, un grand *preux* le coucha
XII 593 Sur les Latins *recrus* s'abat un nouveau coup
629 Nous, par ton bras, portons *male* mort aux Troyens

On accorde une large place à l'emploi littéraire des verbes *savoir, dire* et *vouloir*; et *tu*, plus impressif, remplace volontiers *secret* :

VII 490 Lui, du maître *savait* la table et les caresses
774 Diane en un lieu *tu*, lors, retire Hippolyte

L'inversion comme signe d'une modalité propre de l'organisation des mots et des syntagmes dans les vers, reçoit elle-même un grand développement (voir, par exemple, *supra* : VII 490) :

IV 498 Et je veux du barbare effacer toute trace

On manifeste une faveur comparable à l'emploi souple des constructions appositionnelles (participiales, adjectivales ou autres) dont nos poètes montrent tant d'exemples remarquables, tel le fameux « Je t'aimais *inconstant*, qu'aurais-je fait *fidèle*? » de Racine dans *Andromaque* :

VI 457 *Éteinte*, ton destin s'acheva par le fer
XI 338 *Argent prompt, beau parleur, bras de glace à la guerre,*
Ses avis, aux conseils, ne manquaient pas de poids

On fait de la préposition *à*, légère, idéalement imprécise, porteuse de ce flou si propice à la poésie, un emploi non moins généreux. Racine encore, en son *Iphigénie* (v. 244 Ils ont *aux* champs troyens marqué votre tombeau), donnait l'exemple :

VIII 616 Pose *au* chêne voisin les armes flamboyantes
XII 476 *Aux* frais bassins criant, *aux* portiques déserts

D'une façon générale, notre vers ne dédaigne pas les disjonctions (cas de l'exemple précédent), les constructions dissymétriques (pour un effet exceptionnel), ou les tours littéraires et les négations allégées, source féconde de *poeticus color* :

II 195 On crut, trompés par l'art du perfide Sinon.
Et ceux-ci furent pris — par des pleurs feints, des ruses —
Que ni le fier Achille ou le grand Diomède,
Que dix ans n'ont pu vaincre et ni mille carènes.

VI 365 Sauve-moi de ces maux ou m'offre un peu de terre
III 713 La triste Céléno ne m'avait dit ce deuil

Le recours au singulier collectif, l'ellipse de l'article ou du verbe, les constructions absolues constituent trois dernières ressources originales très typées auxquelles on fait fréquemment appel :

II 505 Tout périt. Le Grec prend ce que le feu dédaigne
VII 460 Hagard, un cri : s'armer, partout chercher ses armes
III 438 Vœux fervents, dons pressants devront fléchir Junon
VII 417 Allecto, cheveux blancs, front hideux, rides creuses
510 Hache prise, il respire une rage sanglante

b) Le rythme :

Après la *couleur*, le *rythme*. L'adoption de l'alexandrin régulier, classique, à quatre mesures, n'exclut nullement, mais rend, au contraire, possible la diversité du rythme et les mises en valeur expressives. L'intervention calculée, en une circonstance précise, d'un trimètre à trois mesures égales (4-4-4) rompant une longue suite de tétramètres, introduit une perspective nouvelle, un effet propre, habile à souligner un contraste, un glissement thématique. Ainsi dans ce passage du livre IV où le tourment de Didon s'oppose au calme universel et au repos du sommeil que goûtent tous les autres êtres :

IV 522 La nuit, sur tout, régnait. Forêts et mers se taisent
Et les corps las goûtaient le paisible sommeil.
C'est l'heure où l'astre roule au sommet de sa course.
Silence aux champs; la bête ou l'oiseau chatoyant,
Qu'au loin voient le lac pur, l'âpre buisson des landes,
Sous la nuit immobile abrite son repos.
Mais pour Didon point de sommeil en sa misère.

VII 454 Regarde et vois : je viens du lieu des sœurs sinistres
VIII 556 Péril instant, vœux redoublés, tremblent les mères
XI 607 Pas des guerriers, bruit des chevaux, tout s'enfle et flambe

Ailleurs, c'est dans le cadre même d'un tétramètre qu'enjambements, rejets et contrerejets formeront autant de moyens de privilégier des moments essentiels de la phrase poétique : verbe d'action ou de mouvement (soudain ou décisif), adjectif intense :

I 82 La cohorte des vents, par cette porte offerte,
Se rue. Un tourbillon *hurlant* couvre la terre

VI 154 Alors les bois du Styx, les lieux de nul vivant
S'ouvriront. » Elle dit, puis se tut, lèvres closes.
Sombre, les yeux baissés et quittant l'antre Énée
Va, portant en son cœur tant de choses obscures

III 349 *Je marche.* Une Pergame, image de la grande,
Une petite Troie et, ruisseau sec, un Xanthe
Paraissent, et j'embrasse une autre porte Scée

IV 582 *Le rive fuit.* La mer disparaît sous les nefs
[Litora deseruere, latet sub classibus aequor]
653 *J'ai vécu*; de mon sort j'ai rempli la carrière

XI 720 Elle attaque et d'un sang *odieux* s'est vengée
XII 816 J'en jure par la source *implacable* du Styx

Dernière et puissante valorisation du rythme, le jeu des organisations phoniques dominantes, liées aux évocations les plus fortes du poète et, le plus souvent, distribuées aux articulations structurales du vers ou aux crêtes de son schéma métrique :

IV 185 Jamais le doux sommeil ne ferme ses paupières
V 603 Ici finit la fête offerte au divin père
VI 204 L'étrange éclat de l'or brille à travers les branches
VIII 369 La nuit tombe et le monde est sous son aile noire
[Nox ruit et fuscis tellurem amplectitur alis]

Les fins de vers, lieu habituel du repère de la rime, méritaient ici une attention particulière. La mise en place dans le plus grand nombre possible d'entre elles, à défaut de la rime traditionnelle, de correspondances perceptibles qui pussent accompagner la suggestion propre des récurrences intérieures répondrait à l'attente des lecteurs et comblerait en eux une exigence rythmique très forte. De nombreuses révisions systématiques du texte achevé ont permis d'attribuer à plus de 5 700 des 9 900 alexandrins (souvent, du reste, en longues séries de 15 vers ou davantage), soit, pour certains d'entre eux, un dispositif de rimes phoniques immédiatement saisissable, soit, ailleurs, de simples assonances (volontiers prolongées sur plusieurs vers) ou des récurrences dominantes d'une grande insistance. De tels aménagements, qui concernent quelque 58 % des fins de vers, en correspondances tour à tour embrassées, croisées ou suivies, constituent, croyons-nous, pour soutenir et varier le rythme, l'une des dispositions les plus efficaces de notre traduction :

V 144 Jamais char emporté dans la course des biges
Ne s'est jeté plus prompt à dévorer la plaine;
Jamais cocher tendu vers les flottantes rênes
N'ose un fouet plus ardent sur les flancs qu'il dirige.

IV 543 Quoi? Fuir et suivre seule un marin triomphant
Ou, des miens escortée, en leurs troupes partir
Et remettre sur mer, voile livrée aux vents,
Un peuple qu'à grand peine on arracha de Tyr?

II 397 L'aveugle nuit nous jette et plonge en cents combats
Et cent Grecs dans l'Orcus descendent par nos bras.

518 Voyant s'armer Priam du fer de sa jeunesse :
« Quel sombre égarement, mon pauvre époux! » dit-*elle*
« Où cours-tu te jeter? Pourquoi ceindre ce *glaive*?
Vains ici, ces secours; cette défense est *vaine*.
Lui-même mon Hector, ce jour, n'eût rien pu *faire*.
Viens! Qu'ensemble l'autel ou nous sauve ou nous p*erde*. »

On vient de montrer quels moyens assurent aux vers français une *couleur* et un *rythme* qui s'attachent à maintenir partout la qualité poétique de l'évocation virgilienne. Mais dans ce *travail du vers*, on opérait sur un segment supposé présent, sur un ensemble verbal déjà constitué et qu'il s'agissait seulement, par une intervention ponctuelle, de porter au plus haut degré de perfection possible. On partait d'un contenu préalable et d'une première organisation syntaxique, certes susceptible d'aménagements, mais dont la ligne générale, considérée comme acquise, ne serait pas, pour l'essentiel, remise en question.

Mieux encore : en certains cas l'hexamètre de Virgile et l'alexandrin de son traducteur allaient se superposer en une coïncidence parfaite. Leurs frontières seraient les mêmes; le second reproduirait tel quel, comme un impératif absolu, le découpage du premier. C'est que des termes solidaires, qui forment un sens complet et remplissent tout l'hexamètre, y composent une évocation ou dessinent une architecture (mots repris, symétrie syntaxique) dont on ne peut disjoindre les éléments sans la détruire. L'indivisible représentation virgilienne trouvera dans un alexandrin unique le seul cadre qui lui convienne. Moments privilégiés de l'œuvre que cette correspondance terme pour terme entre l'original et sa traduction, le modèle et sa réplique. On atteint alors cette fidélité absolue, toujours interdite à la prose qui, même la plus minutieusement exacte, tue le vers en le niant. Tout, au contraire, ici, est conservé : le rythme, la couleur, l'unité, la précision dense et pleine du mètre virgilien :

IX	709	Le sol gronde et l'écu tonne, énorme, sur lui [Dat tellus gemitum et clipeum super intonat ingens]
VIII	240	Le flot tremble, reflue et les rives tressaillent [Dissultant ripae refluitque exterritus amnis]
III et VIII	392 45	Blanche, au sol allongée, enfants blancs aux mamelles [Alba solo recubans, albi circum ubera nati]
XI	458	Tonne aux bruyants marais le chant rauque des cygnes [Dant sonitum rauci per stagna loquacia cycni]
VI	390	Là, sont la lourde nuit, les songes et les ombres [Vmbrarum hic locus est, somni noctisque soporae]
VI	268	Par la nuit solitaire, ils vont, obscurs, dans l'ombre, Dans le royaume vain, les lieux vides de Dis [Ibant obscuri sola sub nocte per umbram, Perque domos Ditis uacuas et inania regna]

Mais ces passages, bénis du traducteur qui reçoit du poète lui-même le moule où couler son propre vers restent, hélas! trop rares. Dans sa marche ordinaire, l'hexamètre de Virgile, plus souple, plus délié, plus libre que l'alexandrin, multiplie enjambements et rejets qui, tous conservés dans notre vers, en détruiraient aussitôt le rythme. Une refonte fréquente de l'original se révèle donc nécessaire. Son étude marquera la dernière partie de notre intervention.

2. La stratégie du traducteur :

Confronté au problème d'un réaménagement des vers de Virgile que l'obligent à redessiner la structure propre de l'alexandrin (ou les limites étroites de ses 12 syllabes), le traducteur use, selon les cas, d'une double stratégie. Ici, il resserre ou redistribue certains constituants d'un vers donné. Là, il redécoupe les segments mesurés que forme la suite des hexamètres. Mise à l'épreuve décisive pour le traducteur. Tenu de rendre, dans son intégralité, de la façon la plus rigoureuse possible, le contenu de chaque hexamètre, il ne pouvait le faire qu'au prix d'un *ajustement* interne ou de nouveaux montages, voire d'un *remodelage* complet, lequel modifiait parfois sensiblement la forme de l'original.

On traitera d'abord des ajustements internes, entendez les techniques, simples et précises, qui permettent au traducteur de faire entrer dans son vers, sans déficit appréciable, grâce à de menus arrangements, la totalité des données sémantiques de l'original.

a) Les ajustements :

Six mises en œuvre sont à retenir :

— L'*ellipse* ou l'*économie d'un verbe* :

X 333 *Les traits*! Par moi lancés tous perdront les Rutules
[*Suggere* tela mihi]

V 283 Heureux de *retrouver* son navire et ses hommes
[*Seruatam* ob nauem laetus sociosque *reductos*]

— La *contraction* (ou recours à un terme général qui inclut l'idée développée en plusieurs mots du vers) :

VII 460 Hagard, un cri : s'armer, *partout* chercher ses armes
[*toro tectisque*]

— La *substitution* (ou remplacement d'un adjectif ou substantif intense par un autre de registre proche et de même tonalité) :

VII 90 Il entend maint appel, parle avec tous les dieux
Et dans l'Averne *obscur* consulte l'Achéron
[Conloquio atque *imis* Acheronta adfatur Auernis]

— Le *transfert* (ou permutation de deux verbes qui échangent leur sujet) :

II 483 Le cœur du palais *s'ouvre, on voit* les longues cours
[*Apparet* domus intus et atria longa *patescunt*]

— Le *glissement* (ou affectation d'un adjectif à un mot différent de celui auquel il se rapporte, sans que le sens du vers en soit dénaturé) :

I 360 Didon tremble, veut fuir, cherchait des compagnons.
L'horreur d'un *dur* tyran, l'âpre crainte en rassemblent.

[His commota fugam Dido sociosque parabat.
Conueniunt quibus aut odium *crudele* tyranni
Aut metus acer erat]

— La *redistribution syntaxique*, distincte des deux techniques précédentes, en ce qu'au lieu d'une intervention ponctuelle sur un ou deux mots, il s'agit d'un réaménagement plus ample portant sur plusieurs syntagmes qui vont changer d'affectation. Redistribution faute de laquelle l'intégralité du contenu sémantique de l'évocation n'aurait pu être conservée :

I 180 Du héros, cependant, monté sur la falaise
L'œil va loin sur la mer. Il cherche, au vent livré,
Capys en haute nef, les birèmes d'Anthée,
Quelque guerrier troyen, Caïcus et ses armes.
[Aeneas scopulum interea conscendit, et omnem
Prospectum late pelago petit, Anthea si quem
Iactatum uento uideat Phrygiasque biremis
Aut Capyn aut celsis in puppibus arma Caici.]

b) Le remodelage :

La manœuvre du traducteur sur le texte virgilien peut être parallèlement, on l'a dit, de plus grande envergure. En même temps qu'il imagine la stratégie d'écriture qui fera droit aux exigences du sens, pour l'essentiel sauvegardées, il lui faut refaçonner un vers conforme aux impératifs de l'alexandrin classique. Or la première règle est ici que les divisions du sens et de la syntaxe doivent le plus souvent possible correspondre à celles du mètre et se confondre avec elles. Tout autre est la pratique habituelle de Virgile qui n'hésite jamais à ne clore une phrase qu'à la seconde mesure d'un deuxième vers, voire à faire chevaucher un même ensemble sur deux parties d'hexamètres différents (la fin de l'un, le début de l'autre). Nous voilà donc contraint, pour le faire entrer dans un vers unique, à une redistribution du contenu, à un rééquilibrage délicat requérant du traducteur, au gré du découpage virgilien, deux opérations différentes : un *resserrement* ou une *fusion*. La première est la plus redoutable.

— *Le resserrement* :

Rude tâche que de concentrer la matière une et indivisible de sept mesures d'hexamètres — parfois même davantage — dans le maigre espace des douze syllabes de l'alexandrin. Mais la certitude de recréer un vers dense et plein soutient la longue quête du traducteur :

VII 141 Lors, du haut d'un ciel clair, le Grand Dieu trois fois tonne
[Hic pater omnipotens ter caelo clarus ab alto
Intonuit.]

229 Pour nos dieux nous quêtons l'humble lieu d'un bord calme
[Dis sedem exiguam patriis litusque rogamus
Innocuom.]

397 Elle, en leur sein, brûlante, élève un pin qui flambe
[Ipsa inter medias flagrantem feruida pinum
Sustinet]

529 La mer lentement monte, enfle et gonfle ses ondes
[Paulatim sese tollit mare et altius undas
Erigit]

IX 77 Quel dieu, Muses, de Troie éloigna l'âpre flamme ?
[Quis deus, O Musae, tam saeua incendia Teucris
Auertit ?]

XI 832 Lors part immense un cri qui monte aux astres d'or
[Tum uero immensus surgens ferit aurea clamor
Sidera]

XII 648 Vous viendra sainte une âme indemne d'un tel crime
[Sancta ad uos anima atque istius inscia culpae
Descendam]

— *La fusion* :

L'autre aménagement, qui refait un vers unique de deux tronçons d'hexamètres successifs, est de réalisation plus facile. Les deux morceaux regroupés, refondus n'excèdent presque jamais les dimensions d'un hexamètre entier et se glissent donc sans trop de peine dans le moule de l'alexandrin :

II 120-21 Un froid frisson courut jusqu'au fond de leurs os
[Obstipuere animi *gelidusque per ima cucurrit*
Ossa tremor]

172-73 L'éclair d'un feu brûlant jaillit de ses yeux fixes
[Vix positum castris simulacrum, *arsere coruscae*
Luminibus flammae arrectis]

XII 876-78 Je sais ce bruit de mort et ce battement d'ailes ;
Il me dit l'ordre dur du puissant Jupiter
[Obscenae uolucres : *(1) alarum uerbera nosco*
Letalemque sonum, (2) nec fallunt iussa superba
Magnanimi Iouis.]

A la limite ce sont les quatre pièces disjointes de deux hexamètres consécutifs qui se recomposeront en une suite de deux alexandrins d'une grande unité :

II 43-44 Qu'un seul présent des Grecs puisse être sans traîtrise ?
Les croyez-vous partis ? Ignorez-vous Ulysse ?
[*(2) Creditis auectos hostis ?* (1) aut ulla putatis
Dona carere dolis Danaum ? *(2) Sic notus Vlixes ?*]

Enfin, par un effet mécanique du remodelage pratiqué, le traducteur, dont le premier alexandrin venait de prendre en charge le début du second

hexamètre, se trouvait soudain très au large pour développer sur un vers entier le contenu sémantique du bloc restant :

IX 49-50 Le porte un cheval thrace au poil taché de blanc;
Le couvre un casque d'or à l'aigrette de feu.
[Improuisus adest, *(1) maculis quem Thracius albis*
Portat equos (2) cristaque tegit galea aurea rubra.]

337-38 Heureux si, de la nuit égalant la durée,
Son jeu jusqu'à l'aurore eût pu se prolonger!
[Membra deo uictus; *(1) felix, si protinus illum*
Aequasset nocti (2) ludum in lucemque tulisset.]

La technique du vers resserré, décrite tout à l'heure, lui ouvrait elle-même, pour son second alexandrin, un champ de manœuvre plus vaste, grâce aux quelques syllabes gagnées sur le deuxième hexamètre :

X 745-46 D'un lourd sommeil de fer le dur repos le presse
et XII 309-10 Et sur ses yeux se ferme une nuit éternelle
[*(1) Olli dura quies oculos et ferreus urget*
Somnus, (2) in aeternam clauduntur lumina noctem.]

Cette liberté de se répandre, d'avoir enfin de l'espace dans le vers à construire, créait par instants pour le traducteur une situation paradoxale. Il disposait de trop de place, mais ne pouvait pas toujours — tant sont pesantes les contraintes du découpage rythmique — utiliser cet excédent au profit de l'hexamètre suivant, bourré de mots et de sens, qui en aurait eu pourtant bien besoin. Un seul parti était alors concevable. Pour ne pas rompre, par des mots tout à coup trop longs ou de creuses chevilles, l'habituelle plénitude du vers, on introduisait un monosyllabe, sans modèle dans l'original, mais dont la forme soutenait le mouvement et la musique verbale de l'alexandrin. C'est ainsi que la même impression rythmique se dégage de quatre traductions d'hexamètres incomplets, les deux premières sans rallonge, les deux secondes enrichies d'un terme de notre crû :

IV 185 Jamais le doux sommeil ne ferme ses paupières
[(Stridens), nec dulci declinat lumina somno]

II 511 Il va, prêt à mourir, où se pressent les Grecs
[(Cingitur), ac densos fertur moriturus in hostis]

260 On sort joyeux du *ventre* et des flancs creux du monstre
[(Reddit) equos, laetique cauo se robore promunt]

XII 308 Le sang qui coule à flots *couvre* et baigne ses armes
[(Disicit) et sparso late rigat arma cruore]

De tels ajouts demeurent, naturellement, fort rares et sont, en fait, moins des additions que des restitutions. Ils dédommagent Virgile de nos défaites. On lui rend ici ce qu'on lui enlève ailleurs : un verbe, un adjectif, un nom que l'alexandrin ne put sauver et qui furent notre remords.

* * *

Traduire notre poète était un immense défi. Interdite la prose, destructrice de toute poésie, restait le vers, mais le plus exigeant. La page devait chanter; une voix demeurer présente. Il fallait *partout* entendre Virgile. Le recréer ou se taire. A-t-on tenu la gageure de retrouver une *Énéide* qui ne fût pas indigne de son modèle? Virgile sera-t-il de nouveau parmi nous, je veux dire perçu comme l'un des plus grands par ceux qui ne savent pas la langue de Cicéron? Et le parti d'une stricte correspondance numérique entre hexamètres et alexandrins aidera-t-il à cette reconnaissance? L'entreprise, en tout cas, valait d'être tentée et ses modalités instruiront. De là, cet exposé, analyse d'une pratique de quatre années, intenses et riches, exploration systématique — au service d'une restitution fidèle, d'un rythme sensible, d'un vers plein, d'une musique verbale soutenue — de tous les moyens qui font l'écriture la plus concise, la plus concentrée possible. Sous l'apparence du vers le plus traditionnel fut essayée une forme dense d'expression poétique [12], faite de mots habituellement plus brefs, de tours moins amples, d'alexandrins continuement plus serrés que ceux de la poésie classique la plus courante. Langue non artificielle, cependant, puisqu'elle met aussi en œuvre les techniques fondamentales de nos meilleurs poètes.

* * *

L'illustration finale de cinq extraits, dont la traduction figure en regard du texte latin, complétera utilement cette étude. Tirés des livres II (479-489), VII (7-20), VIII (86-96), XI (486-497) et XII (697-724), ces passages, moments forts du poème, donneront, en leur version française, une image assez juste du Virgile que nous avons voulu restituer.

12. On vient d'achever, dans le même esprit, une traduction des *Bucoliques* de Virgile qui paraîtra, elle aussi, à l'automne 93 (dans la collection *Orphée*), aux Éditions de la Différence.

II Ipse inter primos correpta dura bipenni
Limina perrumpit postisque a cardine uellit
Aeratos; iamque excisa trabe firma cauauit
Robora et ingentem lato dedit ore fenestram.
Apparet domus intus et atria longa patescunt;
Apparent Priami et ueterum penetralia regum,
Armatosque uident stantis in limine primo.
At domus interior gemitu miseroque tumultu
Miscetur, penitusque cauae plangoribus aedes
Femineis ululant; ferit aurea sidera clamor.
Tum pauidae tectis matres ingentibus errant.

*

VII [...] tendit iter uelis portumque relinquit.
Aspirant aurae in noctem nec candida cursus
Luna negat, splendet tremulo sub lumine pontus.
Proxima Circaeae raduntur litora terrae,
Diues inaccessos ubi Solis filia lucos
Adsiduo resonat cantu tectisque superbis
Vrit odoratam nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrens pectine telas.
Hinc exaudiri gemitus iraeque leonum
Vincla recusantum et sera sub nocte rudentum,
Saetigerique sues atque in praesepibus ursi
Saeuire ac formae magnorum ululare luporum,
Quos hominum ex facie dea saeua potentibus herbis
Induerat Circe in uoltus ac terga ferarum.

*

VIII Thybris ea fluuium, quam longa est, nocte tumentem
Leniit et tacita refluens ita substitit unda,
Mitis ut in morem stagni placidaeque paludis
Sterneret aequor aquis, remo ut luctamen abesset.
Ergo iter inceptum celerant rumore secundo;
Labitur uncta uadis abies, mirantur et undae,
Miratur nemus insuetum fulgentia longe
Scuta uirum fluuio pictasque innare carinas.
Olli remigio noctemque diemque fatigant
Et longos superant flexus uariisque teguntur
Arboribus uiridisque secant placido aequore siluas.

*

XI Cingitur ipse furens certatim in proelia Turnus.
Iamque adeo rutilum thoraca indutus aenis
Horrebat squamis surasque incluserat auro,
Tempora nudus adhuc, laterique accinxerat ensem
Fulgebatque alta decurrens aureus arce
Exsultatque animis et spe iam praecipit hostem :

Le premier, hache en main, Pyrrhus rompt l'âpre seuil
Et fait sortir des gonds les deux battants de bronze.
Déjà saute une poutre, il creuse le dur chêne
Et d'une brêche immense ouvre les larges lèvres.
Le cœur du palais s'ouvre, on voit les longues cours;
De Priam, des vieux rois les lieux secrets paraissent
Et, sur le seuil, debout, des guerriers et leurs armes.
Dedans, partout, l'émoi, le malheur et les larmes.
Le cri des femmes vient du fond des voûtes creuses,
Une énorme clameur frappe les astres d'or.
Sous les hauts toits erraient, pleines d'effroi, les mères.

*

Il livre aux vents la voile et s'éloigne du port.
Souffle et brise de nuit, lune aux vaisseaux propice;
De son éclat tremblant tout le flot resplendit.
On effleure au plus près les rives de Circé.
Riche en ses bois secrets où vibre un chant sans fin,
La fille du Soleil, en sa fière demeure,
Pour éclairer ses nuits, brûle un cèdre odorant,
Et sur sa toile fine erre un peigne sonore.
On entend là gronder et dans la nuit rugir
Des lions en fureur qui rejettent leurs chaînes;
Des porcs velus, des ours sur leurs cages s'acharnent;
D'énormes loups hurlaient — des hommes que Circé,
La cruelle déesse, en ses puissantes herbes
Avait vêtu du mufle et des croupes des fauves.

*

Calmant ses flots gonflés, pendant la longue nuit,
Le Tibre, en son reflux, suspend l'onde muette.
Comme en un morne étang, comme en des eaux dormantes,
Une facile rame ouvre le fleuve lisse.
Ils pressent donc leur course en un joyeux murmure;
Luisant, le sapin glisse et s'étonnaient les flots;
Le bois surpris s'étonne à voir au loin sur l'eau
Briller l'écu troyen, passer les coques peintes.
Eux, la nuit et le jour, sans relâche, ramaient,
Suivant les longs détours à l'abri de mille arbres,
Sur l'eau calme brisant de riantes forêts.

*

Ivre, Turnus, en feu, s'arme aussi pour la guerre,
Vêt la cuirasse où luit l'airain d'âpres écailles,
Déjà fermait sa jambe et la glissait dans l'or
Avait mis à son flanc, front toujours nu, son glaive
Et volait, nimbé d'or, des hautes citadelles.
Son cœur bondit : il veut, il voit déjà les armes.

Qualis ubi abruptis fugit praesepia uinclis
Tandem liber equos campoque potitus aperto
Aut ille in pastus armentaque tendit equarum
Aut adsuetus aquae perfundi flumine noto
Emicat arrectisque fremit ceruicibus alte
Luxurians, luduntque iubae per colla, per armos.

*

XII At pater Aeneas audito nomine Turni
Deserit et muros et summas deserit arces
Praecipitatque moras omnis, opera omnia rumpit
Laetitia exsultans horrendumque intonat armis :
Quantus Athos aut quantus Eryx aut ipse coruscis
Cum fremit ilicibus quantus gaudetque niuali
Vertice se attollens pater Appenninus ad auras.
Iam uero et Rutuli certatim et Troes et omnes
Conuertere oculos Itali quique alta tenebant
Moenia quique imos pulsabant ariete muros
Armaque deposuere umeris. Stupet ipse Latinus
Ingentis, genitos diuersis partibus orbis,
Inter se coiisse uiros et cernere ferro.

Atque illi, ut uacuo patuerunt aequore campi,
Procursu rapido coniectis eminus hastis
Inuadunt Martem clipeis atque aere sonoro.
Dant gemitum tellus; tum crebros ensibus ictus
Congeminant, fors et uirtus miscentur in unum.
Ac uelut ingenti Sila summoue Taburno
Cum duo conuersis inimica in proelia tauri
Frontibus incurrunt, pauidi cessere magistri,
Stat pecus omne metu mutum mussantque iuuencae
Quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur;
Illi inter sese multa ui uolnera miscent
Cornuaque obnixi infigunt et sanguine largo
Colla armosque lauant, gemitu nemus omne remugit :
Non aliter Tros Aeneas et Daunius heros
Concurrunt clipeis, ingens fragor aethera complet.

Tel, ses liens brisés, de son enclos s'échappe,
Enfin libre, un cheval. S'ouvrant la plaine vaste,
Il cherche l'herbe belle où paissent les cavales
Ou, dans un fleuve cher, aimant au flot s'ébattre,
Hennit, saute, folâtre et dresse haut la tête.
Sur l'épaule et le col flotte et bat sa crinière.

*

Le grand Enée à peine entend nommer Turnus :
Il laisse les remparts, laisse les hautes tours,
Ne souffre aucun délai, n'achève aucun ouvrage,
Ivre, bondit et tonne, effrayant, dans ses armes,
Tel l'Athos, tel l'Eryx, tel l'Apennin si grand
Quand sur ses pentes gronde une yeuse mouvante
Ou que, fier de sa cime, il porte au ciel ses neiges.
Alors, d'un même élan, Troyens, Latins, Rutules,
Tous se tournent : et ceux qui tenaient les hauts murs,
Et ceux qui, du bélier, frappaient bas les remparts.
Les bras lâchent le fer. Le roi même est saisi :
Immenses, apparus aux deux pointes du monde,
Deux guerriers, face à face et fer en main, s'affrontent.

Eux, dans la plaine libre où s'ouvre, grand, l'espace,
En une course vive — ayant lancé les hastes —,
Écus, bronze grondants, sont au combat de Mars,
Le sol geint; fer à fer, les coups serrés se pressent;
Le sort et la valeur composent leurs effets.
Aux cimes du Taburne ou dans l'ample Sila,
Quand deux taureaux, front bas, sauvagement se chargent,
Le maître part, tremblant; tout le troupeau se fige,
Il a peur et se tait; la génisse frémit :
Quel chef, régnant au bois, tous les troupeaux vont suivre?
Eux luttent, furieux, et sans fin se déchirent.
Les cornes dans la chair, il s'inondent de sang;
Tout le bois retentit de leurs mugissements.
Tels Turnus, tels Énée entrechoquent leurs armes,
Dont l'énorme fracas met le ciel en alarme.